

Bled d'ici : les entretiens

Dominique Cros-Pophillat

SAID (12/07/2000)

On est arrivés en 1967-1968.

On avait de 3 à 10 ans et dans nos têtes, on habitait à Mantes-la-Jolie, pas au Val Fourré, pas dans les « quartiers », comme on les appelle. On s'y faisait des souvenirs, on s'y canalisait. C'est ce qui nous a construits, c'est pour ça qu'on tient maintenant. Les gosses d'aujourd'hui n'ont même pas le minimum vital de souvenirs. On avait notre champ devant nous, nos petits terrains vagues, nécessaires, naturels. Tu te levais, t'étais content de voir un cirque en bas de chez toi, des poneys qui pouvaient brouter. C'est ça qui nous a donné l'éveil ! En primaire à l'école, dans une rédaction, on avait des images, on pouvait dire des choses. C'est pour ça que maintenant on peut écrire. Sur ces terrains là, maintenant, la CAF a construit un truc en béton.

Je dis que n'importe quelle cité, au départ, c'était vivable. Tout le monde n'est pas venu en pensant qu'il allait rester 40 piges, que ça allait se déginguer et qu'on allait nous dire : « C'est de votre faute ».

J'ai longtemps fonctionné avec les institutions socioculturelles. Ceux avec qui tu bosses sont les rois des mots : « Travail d'équipe, partenariat, » ça, c'est des mots qui nous ont tués. Chaque ville où je suis passé avait son mot. Là c'était, « partenariat » ; là, « synergie » ; là, « passerelle » ... Moi, j'ai dit : « C'est quoi votre partenariat? Si on n'était pas là à jouer les bons Indiens des réserves, si on n'était pas des bons partenaires de terrain pour justifier votre présence dans les quartiers, vous feriez quoi? » Synergie. Vas donc dire aux gens : « Je suis là pour la synergie ! ». Ce sont les rois des mots mais nous, ils nous ont mis des maux de tête !

T'as plus confiance dans les écoles ; les Zep, comme ils disent ... Tu crois plus dans les profs alors qu'à la base, quand ils sont arrivés, c'étaient des sauveurs. En cinquième, on s'est retrouvés en classe d'orientation, mutés de Mantes à Sartrouville, section chaudronnerie, ferronnerie, dans les mêmes ghettos scolaires qu'avec des mecs des Mureaux et des autres cités. Pourquoi je suis le seul d'un groupe de 12 copains à avoir esquivé les keufs, la prison, les avocats, alors que chez mes voisins, c'est banal d'en passer par là? Dans ma famille, ça s'est produit. C'est parce que j'ai cette prise de conscience, cette sensibilité artistique, qui me donnent une liberté d'esprit !

Pour être ce que suis, j'ai dû faire des choix douloureux, couper vite fait le cordon ombilical. Un artiste est quelqu'un qui, de toute façon, réussit à faire sa propre thérapie. Je me revendique artiste, artiste sur patte, artiste non académique ! Je montre tout ce qui est désaccordé ! Etre artiste, ça veut dire être singulier. Il faut être artiste par rapport à notre vécu, pour éviter tous les pièges qu'on nous a tendus ici. L'art est une arme échappatoire légale contre ces mécanismes-là !

Mais ce que l'on est au fond, ça ne suffit pas, faut que ça perce en surface. Selon où tu te trouves, cela devient plus difficile. Il y a le fond et le double fond, la France et la sous-France, la souffrance ...

Quand je regarde à la télé les émissions artistiques, littéraires, culturelles de haute volée, pour y puiser du vocabulaire, y découvrir de nouveaux mots, un thème, des valeurs ... La puissance

du passé revient toujours avec passion. On dirait que les Français adorent ce qu'ils ont décapité ! En France, dans le mot « démocratie », et la force qu'il dégage, on a l'impression, nous, de n'avoir droit qu'à une voyelle ou une consonne ! Le drame, c'est que ça ne nous appartient pas en entier, on n'est pas « de souche ».

Où sont ceux qui peuvent nous aider? Pourquoi leurs mouvements sont inaccessibles et ne sont-ils pas dans les endroits où ce qu'ils représentent est visible? Pourquoi les liges des droits de l'Homme, les associations humanitaires ne sont pas aussi présentes que tous les flics qui sont là? Pourquoi SOS Racisme ne répond pas quand on l'appelle et qu'il ne réagit qu'en cas de fait divers, quand ça valorise ses membres, quand ils peuvent dire à la télé : « On était à Mantes-la-Jolie ».

Je ne peux pas croire quelqu'un qui me dit : « Tu es libre ». On est des Français sous ordonnance coloniale ! Le présent passé, c'est les parents. C'est ce qui fait qu'on a du mal à se projeter dans le futur ! Ici, les gens se marient à la chaîne parce qu'il y a encore l'affection, l'amour, mais ils ne peuvent pas projeter l'avenir de leurs enfants. Ici on est bradés dès le départ, sauf cas exceptionnel, on restera bradés !

FARID (12/08/2000)

La lecture.

Au début, ça demande un petit effort puis après, on prend du plaisir. J'ai pris cette habitude dès l'âge de sept ou huit ans, en allant aux toilettes et en mangeant, malgré ma mère qui n'admettait pas que je lise à table. Mes premiers livres, c'étaient les manuels scolaires, les manuels d'histoire et de français. Mes frères, eux aimaient bien lire mais préféraient le ciné alors que moi, il me faut n'importe quoi à lire, même un journal, il me faut des mots.

Dès que je suis rentré à l'école primaire je suis arrivé en Ile-de-France, au Val Fourré j'ai eu de très bons résultats scolaires une fois, au collège, j'ai eu 17 sur 20 à une rédaction sur Arsène Lupin. Le prof a lu ma copie. Je me débrouillais toujours pour passer d'une classe à l'autre mais j'étais flemmard, vraiment flemmard, paresseux ... ouais, c'est mon gros défaut la paresse, sauf pour la lecture. Flaubert, au début, ça m'a fait chier, je l'ai abordé, au lycée avec Madame Bovary. Après, j'y suis revenu par hasard et je trouvais ça ... c'était parfait ! Lui-même, sa vie, ne m'intéressent pas vraiment. Je ne connais pas sa biographie. Il a fait du droit à Rouen, Gustave ? C'est le texte qui me passionne !

Non, j'ai de l'admiration pour ces gens là ...

J'aime bien la bible, enfin l'écriture ... Un fabuleux roman, quand même, avec plein de péripéties, de passages ... autant le Coran est impénétrable – tu peux le lire qu'en arabe, faut vraiment le lire en arabe – la Bible, c'est plus universel. C'est un problème de traduction, il y a des textes qui ne le supportent pas. Mais peut-être que je me goure ...

Puis il y a l'éthique, ce qu'il y a derrière ... L'arabe? Je ne suis pas doué pour les langues étrangères. Pourtant c'est ma langue maternelle. C'est bizarre, j'ai dû la perdre, comme ça ... L'arabe, je l'entends tous les jours, je le comprends, je le parle avec ma mère. Non, c'est le français ma langue. Ces deux langues, je les trouve très différentes, vraiment différentes. L'arabe c'est ma langue domestique, que je parle chez moi, avec mes frères. C'est compartimenté. Je dois être un peu schizo. Tout ça ne me rend pas serein pour autant ... Par ce qu'il y a le côté matériel de la vie, il faut s'affirmer vis-à-vis des autres. Y en a plein qui m'attendent au tournant ... Par ce que j'ai tendance à la ramener, quand-même, à ne pas rentrer dans le moule ...

D'un autre côté, je suis complètement ordinaire. J'ai besoin de fric, besoin qu'on m'aime. Des besoins vitaux comme tout le monde en a. Qui ne veut pas être heureux? En plus là où je vis, la notion de vocation, on connaît pas ça. T'as la chance d'avoir un boulot ? Tu le gardes ! Ne faire que ce qu'on aime et en vivre, c'est autre chose ... Etre journaliste ! C'est perçu ici comme un truc de « bourgeois ». J'en ai parlé à un zigoto qui m'a dit : « Tu vois, les médias, c'est les lobbies juifs qui les tiennent. » Au Val Fourré, ils disent tous ça. C'est délicat comme problème. Moi je connais un juif qui m'a dit la même chose : « Leurs réseaux financiers contrôlent tous les journaux » ; c'est un juif de mon âge, un juif sympa. C'est pour dire ... L'argent, quoi ! ... C'est pas forcément eux qui le détiennent mais ici, c'est un peu un fantasme. Disons qu'on a tendance à les envier, ils sont carrés, organisés, leurs réseaux d'influence fonctionnent bien. Alors que les Arabes, « ils sont d'accord pour être toujours en désaccord », comme dit mon ami Saïd. Il y a une part d'envie dans tout ça, une part de frustration, une part de religion ... En banlieue, l'analyse n'est pas très objective ; l'antisémitisme est ancré dans les esprits même si on ne le dit pas à la télé. Mais critiquer Israël, une démocratie qui pratique une politique fasciste dans les territoires occupés, ce n'est pas être antisémite mais antifasciste. Enfin moi, je me ferai une idée de tout ça dans quelques années.

Des juifs religieux au Val Fourré ? Non, t'es folle ! S'il y en a, ils sont bien cachés. Je ne crois pas que t'en verras un jour !

Dans les années 60, vous étiez des radicaux, des vrais de vrais. Trop indépendants. Trop libertaires ... ça doit être éreintant. Moi, je trouve ça fascinant mais je pourrais pas m'investir. Je suis plutôt cynique. Ceux de ma génération, on est vraiment cyniques. Tous les discours, ça prend plus. Y a pas mal de gens qui se sont fait manipuler. Ils sont devenus « le système », comme dirait l'autre. Ça a apporté des changements, c'est clair, et même plutôt dans le bon sens ...

C'est inimaginable ce qu'elle a enduré, ma mère. Elle a dû se marier à 14-15 ans. Tout ce qu'elle a fait de sa vie, c'est s'occuper de ses enfants. Elle ne m'obsède pas, faut pas croire, mais je l'adore. Elle ne pourrait pas comprendre ce que je fais, ce que je compte faire de ma vie. Ce qu'elle veut, c'est que je m'en sorte, que je lui ramène des petits-enfants à gâter. On vit dans deux univers différents. Elle est pas facile à vivre ma mère. Elle est plutôt possessive. Sa hantise, c'est que je me marie avec une Française, parce que mon grand frère l'a fait, que mon autre frère l'a fait. Elle a envie d'avoir des petits-enfants « pur jus », cheveux noirs, ténébreux, alors que mon petit neveu est tout blond. Elle mourrait pour lui mais elle garde le rêve d'une belle-fille de là-bas, bien soumise et qui vienne l'aider. Je lui dis : « C'est une bonne qu'il te faut ». Elle ne se fait pas d'illusion ; elle sait que je n'en fais qu'à ma tête. Pour elle, les Françaises sont sujettes à caution ; elles sont pas sérieuses, patati, patata ... Elle doit avoir 45 ans, un truc comme ça. Dans les années 1960, c'était pas facile. J'ai des photos, des archives familiales de la baraque. On habitait un petit village à la périphérie de Kénitra. J'ai pas mal de souvenirs.

La famille, le seul avantage qu'on a sur vous ... enfin, l'un des avantages, c'est qu'on ne met pas les gens âgés dans des maisons de retraite. C'est scandaleux ça ! Je n'imagine pas ma mère là-dedans. D'ailleurs, la baraque, dès que mes frères et ma sœur ont fini de la payer, ils l'ont mise au nom de ma mère. C'est sa maison. Se débarrasser de ses parents? Si un gosse me fait ça, je lui mets une de ces tannées ! Non, ça risque pas. Une maison de retraite, ça fait trop maison de transit ... Les parents restent toujours présents ; surtout la mère. C'est plutôt la mère, le personnage central, la mère maghrébine. Le père, il a tendance à s'effacer. Il a la religion ; il pense à la vie après la mort ... La mère, elle, reste toujours là, avec ses enfants, surtout ses fils, parce que c'est une mère et aussi une belle-mère ... elle a sa petite influence ; elle veut pas y renoncer.

Il y a dix ans, mon père est rentré au Bled, définitivement. On s'est jamais entendu. Il y a un fossé entre nous. Plutôt égoïste, mon père ... La vie d'ouvrier, c'est pas facile. A Renault, 37 ans ... Il est arrivé en 1937. Il y a fait la totale. Moi, la totale, je l'ai fait quatre mois. Le contremaître puait

l'alcool, il était tout le temps bourré. Il nous insultait parce qu'on arrivait pas à tenir la cadence. Putain d'horloge ! Et le temps qui ne passait pas ... il fallait tenir 8 heures.

Ça été dur pour lui, mais vu qu'il arrivait de pire, parce qu'au Bled, c'était dément ... Aujourd'hui, c'est toujours pas terrible mais il faut l'imaginer il y a 30-40 ans, après la décolonisation, c'était la dèche, vraiment la dèche. Son départ s'est fait doucement. Il y a eu des arrangements et mes parents ont divorcé. Ça faisait des années que mon frère aîné tenait déjà les rênes de la baraque. Lui et mes soeurs en ont pris pour 20 ans à payer la maison qu'il avait achetée parce qu'il voulait en construire une autre au bled. Pas très intéressant mon père.

Se parler un jour? Ça arrive dans les romans. Je m'en contrefiche. Il y a un gouffre entre nous. Déjà, quand j'étais petit, on ne parlait pas. il nous mettait une baffé de temps en temps ; il ne nous battait pas vraiment mais on était pas gâtés. C'est pas grave, ça nous a endurcis. Dans mon cas, j'aurai des liens affectueux avec mes enfants et c'est tout, si j'en ai ...

Si j'ai des enfants, j'ai envie qu'ils soient bien, qu'ils n'aient besoin de rien mais je ne compte pas les gâter, les pourrir. Je veux qu'ils aient accès à beaucoup de choses, qu'ils soient des gens équilibrés, qu'ils ne gaspillent pas leur temps comme je l'ai gaspillé moi. Des années dans le vent ... En dehors de lire ... ça, au moins, c'était pas nul, c'est tout bénéf. J'ai pas mal glandé. J'ai enchaîné des boulots de merde mais j'ai jamais vécu aux frais de l'Etat. Les Assedic, tout ça, le RMI, connais pas. Je vais voir mon frangin, je lui dis : « Prête moi ça ». Il me répond « Tu me les rends quand ? ... D'accord ». Après ça, je vais emprunter à quelqu'un d'autre et rembourser.

J'aime beaucoup ce pays, mine de rien. J'aime les femmes, déjà. Oui, j'aime beaucoup les Françaises parisiennes ; je les trouve exotiques. J'aime la culture française, j'aime pas la musique ; on ne peut pas tout aimer. J'aime le cadre, la façon de penser. Les gens sont plutôt tolérants.

J'aime pas la façon dont on a traité nos parents, dont on nous traite nous-mêmes. Moi, je ne me fais pas trop de soucis pour moi-même mais ça ne sera pas facile pour tout le monde ... J'aime pas les flics. A titre personnel, j'ai jamais eu affaire à eux mais il faut les voir quand ils viennent et qu'ils s'entraînent au safari.

Puis, j'aime Paris. Franchement, la France sans Paris ... La campagne française, je la connais pas beaucoup. Enfin, je connais un peu la Normandie et Mantes, voilà. A Paris, c'est l'anonymat. C'est bien, ce n'est pas pesant. Ça doit être agréable d'aller là où personne t'espionne ... Au Val Fourré, heu, ben oui, c'est une culture villageoise ; il faut être bien avec ses voisins.

La banlieue, ça va rester un autre monde. Aux Etats-Unis, les ghettos durent depuis très longtemps. Nous, on n'est même pas de la première génération. Moi, je ne suis même pas né ici. Même si mon neveu, lui, a la tête d'un parfait petit Français, ça ne l'empêche pas d'être adorable ! Il y a une génération à sacrifier. Ici on le vit, il arrive des choses dont on ne se relève pas. Il y a une personne pour t'aider ... Dans le regard des autres ... Et le temps qui passe à une vitesse ! C'est de la folie, tu ne le sens pas le temps, là ... moi, j'ai tapé un an dans les halls d'escaliers – j'en parle comme de la prison, j'ai bien bloqué une année avec des dealers. J'aime bien leur côté authentique. Ils sont près des réalités. L'urgence les gère.

Je passe partout au Val Fourré, enfin j'en suis ...

En banlieue, l'Europe? C'est comme la mondialisation ... de nouveaux territoires? Non, parce qu'il y a la barrière de la langue. Puis voyager, ça reste un luxe. En banlieue, on est plutôt attirés par le Sud, le soleil. Moi-même, je n'irai pas en Allemagne. Le Sud, c'est retourner au pays. Tous les gens repartent au pays. Ils aiment bien aller là-bas, montrer leur réussite, leur pouvoir

d'achat. Tous les sentiments se mélangent ... Il y a aussi la vanité. A 40 balais, si j'ai beaucoup de tune, j'aimerais créer une boîte là-bas. Il y a des perspectives comme faire de l'import-export. Il y a tellement d'artisans plus qu'en France, il y en a partout. Je ne suis pas retourné au Maroc depuis 10 ans. J'irai quand j'aurai du fric. J'ai plein de copains là-bas qui m'attendent. Leur rêve, c'est de venir ici. Les perspectives ne sont pas les mêmes. La plupart de ceux qui viennent, qui arrivent tard pas avant 20 ou 25 ans ont tendance à mieux réussir que les banlieusards, Ils ne sont pas aussi naïfs que ça, ils veulent vivre c'est tout. Car c'est plus facile de vivre ici qu'au Maroc. C'est comme ça.

J'ai découvert le concept de droite et de gauche avec *Le Figaro*. Pauwels, j'adorais lire ses textes...Ma soeur bossait dans un hôtel et elle me ramenait, chaque jour, durant quinze ans, les quotidiens et les hebdomadaires. Je trouvais marrante la façon dont ils décrivaient la gauche et surtout les « cocos ». J'y lisais comment ils flirtaient avec le Front National. Dans le courrier des lecteurs, les gens trouvaient l'Etat trop laxiste en matière d'immigration. Ça entraînait des trucs, doucement, dans ma petite tête ... De sacrés faux-culs, tout de même.

L'avantage des premières générations c'est que pour nous, la notion d'Etat républicain c'est nouveau, on apprécie. Quand le préfet de Corse a été tué, à l'Assemblée de Corse, il y a un mec qui a demandé l'amnistie des tueurs. Ils ont déguisé ça sous une forme de guerre coloniale alors que c'est des mafieux ! Ils pervertissent la notion de droit à la rébellion. Ils cautionnent la politique de la bombe. Des gibiers de potence ! Et on leur a donné raison. Ils pourront modifier les lois, les adapter à eux-mêmes. C'est le projet.

Ma mère, pour elle, c'est bon : toute sa vie, elle aura peur du système marocain ... L'autocensure ... C'est vrai, paradoxalement, on a peut-être un sens civique, ici, en banlieue. Si je pouvais, je voterais. On peut être citoyen d'une autre façon.

Je ne suis pas très attiré par les gens pathétiques. Les gens comme ça, j'en connais trop. En plus ils ne m'inspirent pas. Ce qui m'inspire, c'est ce qui est étranger à moi, les gens d'autres mondes, qui ont d'autres façons de penser. Ah ? Ce serait enrichissant pour moi ! En banlieue, c'est toujours le même schéma. Peut-être, plus tard, quand je partirai de là ... C'est clair, plus tard, quand j'aurai du recul ... Il y aurait beaucoup de choses à dire ... Mais là, je suis dedans, j'aurais trop de colère, trop ...

Ma compagne idéale – je sais pas trop. On verra. Je ne sais pas encore à quel milieu elle appartient. De toute façon, je ne la connais pas encore. C'est comme dire « je t'aime » à une nana : sur le coup, on le pense mais finalement c'est mieux de ne pas le dire. Etre amoureux, ouais, c'est douloureux comme expérience, c'est pas facile : ça s'émousse avec le temps, non? Puis, la fonction biologique, c'est pas contraignant, non? Il y a des femmes qui aiment bien qu'on soit jaloux d'elles ... Je détesterais être cocu ... Pour moi, avoir des enfants, ça doit être une sacrée expérience ... Parmi d'autres ...

FADELA (14/07/2000)

Pourquoi je suis ce que je suis?

Parce que j'ai les yeux ouverts. Je sais ce que je ne veux pas, mais je ne sais pas ce que je veux ... Ce qui me motive, c'est de ne pas ressembler aux gens qui m'entourent.

J'ai l'impression qu'il y a une coupure entre la période où on habitait dans l'immeuble La Caravelle de Villeneuve-la-Garenne et maintenant. De tout ce qui s'est passé à l'époque, j'ai juste des flashes. Des réflexions que je me faisais alors, je n'en ai aucun souvenir. Je me demande si j'en

avais ... Les copains m'ont manqué, à cause des conneries qu'on faisait mais pas pour ce qu'on se disait ... C'était la bande. On était soudés. Je me souviens de tout le monde.

La cité, j'y suis arrivée à quatre ans. Je peux en parler en connaissance de cause. J'en garde surtout le côté positif. On se connaissait tous entre voisins. Quand on descendait de chez nous, c'était pour jouer à la corde, aux billes, être avec les copains, raconter des histoires. Le côté positif des cités, c'est que quand tu es étranger, là, tes racines, tu les ressens. En maison individuelle, c'est différent.

C'était dur, au début, quand on est arrivés à Goussainville, après Villeneuve-la-Garenne. C'était la campagne ... Et on a dit aux parents : « Nous, on vit pas là. C'est quoi cette vie? ». Moi, je suis d'abord restée chez une copine, puis mon collègue étant à Enghien, j'ai habité Enghien. Mes frères ont continué à retourner tous les soirs et tous les week-ends à Villeneuve-la-Garenne. Pour les parents, par contre, le jardin, la maison, c'était plus la prison de l'immeuble. Maintenant, si tu me demandais d'habiter dans une cité, je ne pourrais plus.

Moi, j'ai bien vécu en cité. J'y ai connu la bibliothèque, les sorties ... Je n'ai pas connu d'aspects négatifs, alors qu'à Aulnay, où j'ai été chargée de gestion locative, c'est la catastrophe ! On ne peut pas comparer les cités entre elles ; ce ne sont pas leurs habitants qui leur donnent leur caractère mais les sociétés HLM et la politique du logement, décidant que : dans telle cité, il n'y a que des noirs, dans telle autre, que des arabes ou des blancs. Il y a des quotas de populations selon les quartiers. J'ai participé à ça, je l'ai vécu, j'ai été obligée de me justifier auprès de personnes qui me disaient : « Quoi? Vous ne nous attribuez pas ce logement, c'est parce qu'on est arabes ? Vous nous prenez pour des cafards? ». A salaire égal et même supérieur à un couple de Français, un couple de maghrébins n'obtiendra pas un appartement dans un quartier prévu pour les Français.

Personnellement, je ne subis pas le racisme parce que je suis une fille et que je ne suis pas typée mais je le ressens quand on me le raconte et j'en parle par solidarité. C'est surtout les garçons qui le vivent : quand ils ont envie de sortir le soir et qu'on leur ferme la porte au nez !

Quand tu entends à la radio, à la télé, dire : « Il faut arrêter le système des ghettos », je rigole ! La société d'aujourd'hui, c'est : chacun chez soi, surtout éviter l'autre, ne pas savoir comment il vit. C'est pour ça que l'autre fait peur, qu'il y a du racisme parce que le racisme, c'est la peur, la peur de l'autre.

Comment veux-tu que les gens se sentent bien? Je comprends les jeunes, même s'ils ne sont pas toujours excusables, même s'ils se trompent de procédé, qui font tout et n'importe quoi pour se faire entendre. Comment leur donner tort, quand partout : tu cherches un appartement, un boulot, tu fais tes courses, on te fait ressentir que tu es étranger?

Dans le milieu du travail tout est systématique et hypocrite. Dans la boîte où j'ai fait six mois de CDI, t'as l'impression d'être robotisé. Tu arrives, tu fais ton boulot et personne ne te parle. T'entends personne te dire : « Où est-ce qu'on va manger? ». Personne ne comprend qu'on puisse allier plaisir et travail. L'heure, c'est l'heure ; le matin, on lance tout le monde en même temps, le soir, chacun se dépêche de quitter le boulot. Les gens se prennent trop au sérieux !

Je ne m'arrête pas aux échecs. Sur le moment, j'ai de la peine, je m'effondre, puis ça se transforme en colère et c'est reparti. C'est les échecs qui m'ont nourrie. Les déceptions qui ont fait que je suis forte, que j'ai envie d'avancer. T'as que ça à faire : avancer ! Ma mère est toujours en train de me dire : « t'as pas de boulot sûr, t'as pas de maison, t'es pas mariée ». Or c'est justement tout ce que je ne veux pas ! Non je ne veux pas d'un boulot tranquille. Il faut que ça bouge. Il me faut des prises de tête, j'adore ça. C'est pas se battre contre quelqu'un mais réussir quelque chose

parce qu'à la fin, t'as construit, t'as gagné ; il y a une finalité. Avec les trucs routiniers, t'as pas de mérite.

L'Algérie, ça fait dix ans que je n'y suis pas retournée. J'y ai d'excellents souvenirs de vacances. J'ai envie d'y retourner mais la seule chose qui me fait peur, c'est que tout a dû changer. Moi aussi j'ai changé. Il ne faut pas que j'y retourne en me disant que je vais en vacances, que je vais m'éclater, par ce qu'il y a le mode de vie, la religion. Il faut que j'y aille pour voir la famille. C'est pour ça que je ne veux pas y aller l'été. Si j'y vais, ce sera sûrement en automne, disons, quinze jours, un truc comme ça.

Ma mère, c'est la tête. Elle est au-dessus de tout, c'est l'image. Au niveau des actes, elle passe par moi. C'est par moi qu'elle transmet les messages, s'assure qu'ils sont bien passés. J'adore ma mère. Il n'y a personne qui l'égalise à mes yeux. Ma soeur ne voit pas les choses comme moi. Disons que je ne les vois pas de la même façon que tout le monde. Je suis pourtant tout le temps chez elle. Je reste pas trois jours sans la voir. On a de bonnes relations entre nous mais nos relations avec les autres diffèrent. Nos frères nous craignent toutes les deux mais pas de la même façon. Elle est perçue comme l'est ma mère. Il y a des choses que tu ne fais pas devant ta mère : comme ramener une copine, pour un garçon. Avec moi, ça passe, mon frère la ramène, il dort avec elle, pas de problème. J'ai récupéré un seul trait de caractère : la solitude. Tout le reste je le tiens de ma mère, de A à Z. c'est pour ça qu'on est toujours en conflit. Elle sait qui je suis parce qu'elle sait qui elle est.

Mon père ne parle pas beaucoup. Il trouve que les gens parlent énormément et qu'ils ne peuvent pas faire le quart de ce qu'ils racontent ... donc il se tait le plus souvent, Il s'exprime seulement sur les sujets qui l'intéressent, quand il a l'impression d'être écouté et peut-être compris. C'est quelqu'un de très pieux, qui n'a finalement de compte à rendre qu'à Dieu. Je crois qu'à partir du moment où il tient ses obligations envers Dieu, le reste, il s'en fout un peu.

Tolérant, naturellement, mon père ? Je ne sais pas, mais il applique la religion. Son devoir a été de l'inculquer à ses enfants, de leur donner l'exemple. « Maintenant si vous la suivez, tant mieux et j'en suis fier, si vous ne la suivez pas, tant pis, même si je suis déçu ». C'est pour ça, qu'en fin de compte, je crois qu'il n'aurait pas été aussi tolérant s'il n'appliquait pas la religion musulmane à la lettre. La religion enseigne qu'il faut accepter les autres tels qu'ils sont « tu ne jugeras pas ton prochain ». Après, ça ne l'empêche pas d'être quelqu'un de très bon, de très généreux et de penser par lui-même, de peser le pour et le contre.

Mon père me prend un peu pour une folle. Il ne comprend pas ma façon de vivre, de voir les choses. Ce qu'il ne comprend pas, surtout, c'est ma force. On est quand même algériens et chez nous, les femmes ne se comportent pas comme ça. Un jour, il a dit à ma mère : « Elle va faire sa vie toute seule, personne ne pourra la supporter ». Mais, en fait, comme ma mère, il me fait confiance. Il garde la faculté d'apprécier les gens, de voir ce qu'ils sont vraiment.

Vivre en Algérie? Je ne pense pas qu'il l'envisage tout de suite. Si ce n'était pas son pays, je pense qu'il n'y retournerait pas mais parce que c'est son pays, il finira ses jours sur sa terre. En Algérie, il trouve qu'il y a plein de choses qui ne vont pas. Mon père est maniaque. Il aime les choses droites, bien faites, qui tiennent. Et là-bas, il trouve que tout est de travers. Je me souviens que quand on allait en vacances, il était toujours en train de pestiférer : « Oui, regarde les routes, il y a des cailloux partout ! Regarde cet immeuble, il est construit de travers, ce n'est pas les matériaux qu'il faut ». Nous, on était là, on ne comprenait pas. On se disait « On n'en a rien à faire ». Sa maison il l'a faite tout seul. Une fois, tout au début de la construction, il a fait appel à des copains pour monter un mur. Quand ils sont partis, il a posé dessus son truc de maçon – une règle avec un liquide – pour voir si c'était droit. Il a vu que c'était un peu de travers, il a tout démoli. Depuis il n'a

jamais plus demandé l'aide de personne. Voilà le papa, quoi. Il est silencieux, on ne sait même pas qu'il est là. C'est aussi quelqu'un d'ouvert, Il faut d'abord lui parler et une fois lancé, c'est bon. Il est discret, contrairement à nous qui faisons énormément de bruit.

Un partenaire? Je veux d'abord une relation humaine, et pas envisager une construction de vie sur le modèle de tout le monde. Je veux le connaître et qu'il me connaisse mieux que tout le monde. Que ce soit quelqu'un en qui je peux lire, sur qui je n'ai pas à me poser de questions. Je ne recherche pas le stéréotype du gentil, qui cache, peut-être, un côté hypocrite, vicieux, profiteur. Non, je veux un coeur blanc, même si ça fait un peu midinette. La personne que tu vas aimer, c'est celle qui te fera le plus de bien, et celle qui te feras aussi le plus de mal. Seulement les bons moments prendront plus d'importance que les mauvais.

Ce que l'avenir me réserve ou plutôt ce que je réserve à l'avenir? Je sais, en tout cas, ce que je ne veux pas subir. Je déteste les gens qui, à tout bout de champ, répètent : « C'est mektoub, mektoub, c'est la destinée ! ». Ton destin, c'est un peu toi qui le traces. Dieu en dessine les grandes lignes. « Si Dieu le veut » ? Non ! C'est surtout si, toi tu le veux ! « Dieu le veut », c'est devenu un réflexe. C'est comme les gens qui disent : « Je te le jure » à tout bout de champ.